

Tes explications m'ont amené à sortir des sentiers battus et à explorer des pistes dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Elles m'ont également conduit à lire, in extenso, des textes que je n'avais pas lus, qui m'ont permis de me faire une opinion personnelle sur bien d'autres sujets que l'anarchie et de me débarrasser de beaucoup de clichés et de préjugés.

thomas déri

francis dupuis-déri

l'anarchie expliquée à mon père

L'ANARCHIE EXPLIQUÉE À MON PÈRE

THOMAS DÉRI
FRANCIS DUPUIS-DÉRI

L'ANARCHIE
EXPLIQUÉE
À MON PÈRE



La collection « Instinct de liberté », dirigée par Marie-Eve Lamy et Sylvain Beaudet, propose des textes susceptibles d'approfondir la réflexion quant à l'avènement d'une société nouvelle, sensible aux principes libertaires.

© Lux Éditeur, 2014
www.luxediteur.com

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2014
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN : 978-2-89596-177-2
ISBN (epub) : 978-2-89596-667-8
ISBN (pdf) : 978-2-89596-867-2

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

À Catherine, Colette, Marie-Eve et Mélissa

Thomas Déri [Thomas] : Comme disait déjà Bernard de Chartres au XII^e siècle : « Nous sommes des nains assis sur des épaules de géants. » C'est dire que chaque nouvelle génération s'appuie sur toutes celles qui l'ont précédée. Mais, maintenant que je suis plus avancé en âge et que je regarde, avec un peu de recul, les nombreuses découvertes et les changements qui se sont produits dans la société au cours des 50 dernières années, je me demande si les nouvelles générations ne sont pas elles-mêmes des géantes. Les choses évoluent tellement rapidement que même les mots les plus simples changent de signification et que de nouveaux concepts nous obligent à remettre en question bien des idées reçues.

En Occident, on faisait preuve d'un certain respect à l'égard des anciens ou des ancêtres parce que l'on considérait que plus on avançait en âge, plus on acquerrait de l'expérience et de la sagesse. De nos jours, les personnes âgées, les vieux, les aînés, les personnes du troisième âge, de l'âge d'or, sont placés dans des résidences à l'écart de la société.

Quand j'étais très jeune, je demandais à mes parents de m'expliquer le monde. « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Parfois ils avaient la réponse,

mais parfois, exaspérés, ils répondaient : « Parce que. Parce que. Parce que. » Maintenant que je suis à la retraite, mais pas encore en retrait, j'ai le temps de m'interroger plus longuement sur le sens de la vie et de chercher des explications à certains comportements.

En discutant avec les jeunes générations je m'aperçois, chaque fois, que nous utilisons les mêmes mots, mais que nous ne leur attribuons pas le même sens. Des mots simples comme « amour », « famille », « homme », « femme », « éducation » ont changé de signification. Des adjectifs comme « jeune », « vieux », « masculin », « féminin » ne qualifient plus de la même façon. Sans parler des mots ou des expressions qui sont devenus politiquement incorrects et qui sont remplacés par des périphrases ou des métaphores vides de substance, comme « sourd » traduit par « malentendant » ou « élève » par « apprenant ».

Je me suis longuement interrogé sur le sens du maître mot dont tout le monde se réclame : « démocratie ». Puis je me suis rendu compte qu'il y avait autant de démocraties que de soi-disant démocrates et que je perdais mon temps à donner un sens à un mot que se partageaient tous les caméléons.

Parmi mes interlocuteurs, j'ai le privilège d'avoir une fille et un fils qui ne me considèrent pas comme un croulant et avec lesquels on peut discuter sans penser qu'il existe un conflit de générations. Ma fille occupe un grade élevé dans l'armée canadienne et elle s'intéresse beaucoup aux questions de leadership, tandis que mon fils a fait des études en science politique et une thèse de doctorat sur la démocratie. J'ai même assisté à sa

soutenance de thèse, quatre jours avant le 11 septembre 2001, date à laquelle le mot « démocratie » a pris plusieurs autres sens qu'on ne lui avait pas encore attribués jusque-là. Puis « terrorisme » est devenu le maître mot.

La Terre a continué à tourner... Les nouvelles arrivant de plus en plus vite, tout part dans toutes les directions et se mélange, et on n'arrive plus à faire de liens entre les événements sans parler de l'absence de relations de causes à effets. Ce qui fait que je me suis peu à peu demandé si, en ce début du *xxi*^e siècle, le mot-clé n'était pas « anarchie ». Et j'ai la chance que mon fils anime maintenant un séminaire à l'université intitulé « Théories et pratiques de l'anarchisme », dont l'objectif est d'initier les étudiantes et les étudiants aux questions politiques et philosophiques soulevées par l'anarchisme.

Alors voilà, moi, digne représentant de la génération issue de la Seconde Guerre mondiale, je te demande de m'expliquer ce que c'est que l'anarchie. Et comme réponse à mes questions, je ne me contenterai pas de... « Parce que » !

Francis Dupuis-Déri [Francis] : C'est intéressant que tu évoques le sens du mot « démocratie » avant de parler d'anarchie, car les deux mots ont longtemps été presque synonymes en Occident. Jusque vers le milieu du *xix*^e siècle aux États-Unis et en France, « démocratie » fait référence à la Grèce antique, plus spécifiquement à Athènes, un régime politique où le pouvoir est détenu par une assemblée populaire où tous les citoyens peuvent participer directement aux délibérations sur les affaires

communes. Voilà pour la définition descriptive. Mais cette conception est doublée d'un jugement péjoratif. Le problème avec la démocratie, selon ses détracteurs, n'est pas tant que les femmes, les esclaves et les étrangers n'ont pas le droit de se présenter à l'agora et de participer aux délibérations. Le vrai problème, dit-on, c'est qu'elle est un régime irrationnel et chaotique, voire violent. Pourquoi? Parce que c'est un régime contrôlé par les pauvres. En effet, les pauvres sont toujours majoritaires dans une ville ou un pays. Si la majorité prend les décisions, comme en démocratie, alors les pauvres ont le contrôle et en profitent pour attaquer les riches et détruire la propriété privée. D'où l'idée du chaos et de la violence, d'où l'idée que la démocratie, c'est l'anarchie, car plus personne ne respecte l'autorité légitime ni le juste ordonnancement des places et fonctions dans la société. Pour l'élite, il s'agit bien entendu d'un scandale.

Au XVIII^e siècle, pendant la guerre de l'Indépendance en Amérique du Nord britannique (1775-1783) ou à l'occasion de la Révolution française (1789), presque personne n'utilise le mot « démocratie ». Le mot a alors une acception très péjorative et ceux qu'on appelle les « pères fondateurs » de la « démocratie moderne » aux États-Unis et en France sont ouvertement antidémocrates. En effet, ils utilisent le mot « démocratie », dans leurs discours et dans leurs écrits, comme un épouvantail, et l'étiquette « démocrate » comme une insulte. Ils veulent fonder une république qu'ils opposent à la monarchie, à l'aristocratie, mais aussi à la démocratie, entendue comme un

régime où le peuple, en majorité des pauvres, se gouverne seul, sans chefs. Ce projet est alors perçu par l'élite républicaine comme une aberration politique et morale dangereuse. Ils répètent que le peuple a besoin de chefs, de dirigeants éclairés, qui lui sont supérieurs moralement et intellectuellement. En disant cela, c'est leur propre pouvoir qu'ils légitiment, car c'est à eux, les membres de la classe supérieure, que le pouvoir doit revenir. C'est pour cette raison qu'un observateur remarque en 1790 que la Révolution française n'a fait que substituer à « l'aristocratie héréditaire » une « aristocratie élective », les représentants élus à l'Assemblée nationale formant une nouvelle élite, une nouvelle aristocratie.

Le peuple, selon eux, est une masse composée d'individus égoïstes et irrationnels, qui ont la vue brouillée et qui ne sauraient comprendre la notion de bien commun. C'est ce qui explique que lorsqu'on se plonge dans les archives de l'époque, on tombe sur tant de déclarations anti-démocratiques. Ainsi, John Adams, l'un des plus importants dirigeants du mouvement indépendantiste aux États-Unis et qui sera le second président des États-Unis, a déclaré que « la démocratie [...] est un type de gouvernement arbitraire, tyrannique, sanglant, cruel et intolérable ». On imagine mal aujourd'hui un président des États-Unis s'exprimer de la sorte !

Beaucoup de gens du peuple sont d'ailleurs eux-mêmes convaincus qu'ils ont besoin de chefs pour les diriger, et ils se laissent souvent aller à admirer des chefs, à les vénérer et à se sacrifier en leur nom. Aux États-Unis comme en France, les

premiers à se réclamer de la démocratie et à se dire démocrates sont des égalitaristes qui rêvent d'abolir les distinctions entre riches et pauvres, entre gouvernants et gouvernés. Pendant la Révolution française, par exemple, Sylvain Maréchal défend des idées radicales dans son *Manifeste des égaux*: « Disparaissez enfin, révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres et de valets, *de gouvernants et de gouvernés*. Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celles de l'âge et du sexe. »

Thomas: Mais alors, quand parle-t-on pour la première fois de « démocratie » pour désigner positivement nos régimes politiques ?

Francis: C'est seulement vers 1840, aux États-Unis et en France, que des membres de l'élite politique commencent à se dire partisans de la démocratie. Ils s'approprient ce mot jusqu'alors honni quand ils comprennent qu'ils peuvent gagner des votes en l'utilisant en campagne électorale, parce que s'y associer donne l'impression d'être à l'écoute du peuple et de vouloir bien servir ses intérêts. Cet usage du mot « démocratie » pour charmer et séduire est d'autant plus efficace que les nouveaux électeurs qui viennent d'obtenir le droit de voter sont de petits fermiers des nouveaux États de l'Ouest (aux États-Unis) ou des ouvriers (dans le cas de la France), plus sensibles à des politiciens qui prétendent s'identifier aux classes populaires. Aux États-Unis, Andrew Jackson, qui devient en 1828 le premier président des États-Unis à avoir fait campagne en se disant démocrate, est présenté

par des journaux favorables à sa candidature comme le défenseur « de la démocratie et du peuple contre une aristocratie corrompue ». En France, à l'occasion des élections de 1848 après la révolution républicaine de février, les républicains modérés et conservateurs récupèrent des socialistes le mot « démocratie » et l'étiquette « démocrate » pour avoir l'air de se préoccuper des intérêts du peuple. Il ne faudra que quelques années avant que le mot « démocratie » soit récupéré par tous les camps, même les monarchistes ! En ce qui concerne le Canada, qui est encore aujourd'hui une monarchie constitutionnelle, les élites politiques commencent à l'identifier à une démocratie pendant la Première Guerre mondiale, pour encourager la population à consentir un effort de guerre en prétendant qu'elle se sacrifie pour son propre bien et pour la liberté des peuples.

Thomas : Si je te comprends bien, ce qu'on appelle « démocratie », au début, c'est l'anarchie, et ce qu'on appelle « anarchie », c'est notre démocratie contemporaine (si une telle chose existe).

Francis : Oui, à peu de choses près, si par « démocratie » tu entends cette démocratie directe où tout le monde peut s'assembler à l'agora, où l'on délibère pour prendre des décisions collectives au sujet des affaires communes... Et l'anarchie, alors ? Eh bien, aujourd'hui, c'est le mot qui remplace « démocratie » pour faire peur, pour effrayer l'opinion publique et pour critiquer les initiatives populaires.

Thomas: Il faudrait peut-être apporter une nuance importante en précisant que le mot « démocratie », qui date en français des années 1370, s'applique alors aux cités grecques et que la notion d'État n'apparaît que vers 1500 pour désigner « un groupement humain soumis à une même autorité », puis, vers 1549, « l'autorité souveraine qui s'exerce sur l'ensemble d'un peuple et d'un territoire ». Le mot « anarchie », quant à lui, qualifie, avec une valeur antique et technique, un « état politique où les affranchis peuvent jouer un rôle dans le gouvernement ». Donc des anarchistes peuvent appartenir au gouvernement !

Francis: Si l'on entend, par gouvernement, l'instance où se décide le sort des affaires communes. Un gouvernement peut alors être une assemblée populaire où tout le monde peut délibérer. Le gouvernement et l'État ne sont donc pas nécessairement une seule et même chose. C'est vrai que le vocabulaire hérité de la Grèce antique est parfois trompeur, car à cette époque il n'y a pas d'État comme on l'entend aujourd'hui, mais seulement des cités (Athènes, Sparte, etc.), qui parfois forment des empires. Au Moyen Âge, il y a effectivement des royaumes, mais cela ne se compare en rien avec ce qu'on entend aujourd'hui par « État ». Il y a toutefois un gouvernement monarchique, puisque le roi impose sa volonté au royaume, ou même un gouvernement féodal, puisque tous les nobles détiennent une part du pouvoir, selon leur rang. Au début de la modernité, on parle même de « l'anarchie féodale » pour désigner la situation politique au Moyen Âge, où le roi (monarque) n'a

que bien peu de contrôle sur tous les nobles (aristocrates) qui administrent leur domaine à leur guise et se font la guerre les uns les autres. Cela crée, selon certains, une situation d'« anarchie ».

Thomas : Si, d'après toi, le mot « anarchie » remplace aujourd'hui le mot « démocratie » pour faire peur, effrayer l'opinion publique et critiquer les initiatives populaires, ce remplacement ne se fait que lorsque la notion d'État apparaît.

Francis : En effet, en Occident le concept d'État apparaît seulement au début de la modernité, vers le xvi^e siècle, à la fois en tant que réalité politique, institution et système. Et son développement est très lent.

Or c'est lorsque l'État commence réellement à s'imposer comme système complexe de contrôle d'une population et d'un territoire, vers le milieu du xix^e siècle, qu'apparaissent les premiers individus se disant « anarchistes », c'est-à-dire s'opposant à cet État, mais aussi à d'autres formes d'autorité, comme l'Église ou le capitalisme. À ce moment-là, les premiers anarchistes savent déjà que le mot « démocratie » est un piège tendu au peuple, comme le sont d'ailleurs les élections. Mais comme l'élite s'est approprié le mot « démocratie », l'a pour ainsi dire détourné à son profit, les contestataires d'alors doivent se trouver un autre nom, d'où l'apparition des « anarchistes ».

Par exemple, Anselme Bellegarrigue, un Français qui publie en 1848 une brochure intitulée *Au fait, au fait !! Interprétation de l'idée de démocratie*, est l'un des premiers à se revendiquer comme

anarchiste. Si l'on consulte son ouvrage, on apprend que l'anarchie désigne pour lui « l'état d'un peuple qui, voulant se gouverner lui-même, manque de gouvernement précisément parce qu'il n'en veut plus ». Selon lui, l'anarchie ne serait « rien de moins, en thèse absolue ou démocratique, que l'expression vraie de l'ordre social », car « [q]ui dit anarchie, dit négation du gouvernement; qui dit négation du gouvernement, dit affirmation du peuple; qui dit affirmation du peuple, dit liberté individuelle; qui dit liberté individuelle, dit souveraineté de chacun; qui dit souveraineté de chacun, dit égalité; qui dit égalité, dit solidarité ou fraternité; qui dit fraternité dit ordre social; donc, qui dit anarchie, dit ordre social ». Bref, les élites prétendent que la majorité ou les pauvres ne sauraient pas gouverner sans risque de provoquer le chaos, l'anarchie. Les premiers anarchistes disent, au contraire, que la liberté, l'égalité, la solidarité, et même l'ordre social n'existent réellement que lorsqu'il n'y a plus de distinction entre gouvernants et gouvernés, et que tout le monde peut participer aux décisions collectives. Tant qu'il y aura des chefs et des subalternes, il y aura des tensions et des conflits sociaux, mais évidemment ni liberté ni égalité.

Thomas : Je me doutais bien que le sens des mots évoluait avec le temps, mais jamais jusqu'à croire qu'ils pouvaient signifier exactement le contraire de ce qu'ils voulaient dire au départ. Va-t-il falloir maintenant, chaque fois qu'on lit un texte, en dater chaque mot et chaque concept pour savoir exactement de quand et de quoi on parle ?

Francis: Pour l'histoire du mot « anarchie » en français, on peut se reporter à un ouvrage savant, *L'anarchie de Mably à Proudhon*, de Marc Deleplace. L'anarchie est un problème souvent discuté pendant la Révolution française, mais les anarchistes d'alors ne constituent pas une tendance politique affirmée. L'anarchiste, c'est l'autre, l'ennemi, celui qu'on combat car on est du bon côté. Il faut donc attendre vers 1840 pour que des révolutionnaires se disent anarchistes et partisans de l'anarchie. C'est à peu près au même moment que le Russe Michel Bakounine signe un texte en allemand, dans *Deutschen Jahrbüchern*, dans lequel il se réclame de l'anarchie, ce qui signifie pour lui être contre l'État et la religion.

Thomas: Et le mot « libertaire », qui désigne celui qui n'admet, ne reconnaît aucune limitation de la liberté individuelle en matière sociale ou politique, est-il indissociable du mot « anarchiste » ?

Francis: Ce mot a été inventé par un anarchiste, Joseph Déjacque, au milieu du XIX^e siècle, et il est parfois utilisé parce qu'il évoquerait un idéal plus positif que le terme « anarchiste », qui serait plus marqué négativement, plus péjoratif. Mais les deux termes sont pour ainsi dire synonymes.

La démocratie bien comprise et l'anarchie se ressemblent donc en quelque sorte dans la pratique : dans les deux cas, la communauté décide collectivement, en assemblée ou en comité, et toutes les personnes membres de la collectivité peuvent – en principe – participer directement aux délibérations. S'il faut proposer une distinction

conceptuelle, disons qu'en démocratie la décision revient à la majorité, qui peut être perçue comme exerçant sa domination sur la minorité, alors qu'en anarchie, on cherche le consensus, c'est-à-dire à s'assurer que toutes les personnes sont d'accord avec la décision prise, ou à tout le moins ne s'y opposent pas. Dans les deux cas, on ne vote pas pour choisir des chefs qui nous gouvernent.

Dès le XIX^e siècle, d'ailleurs, les premiers anarchistes en appellent à l'abstention. Les anarchistes méprisent ce « droit niais et puéril de choisir nos maîtres », comme dit Bellegarrigue, alors que les gens se mobilisent dans plusieurs pays pour obtenir le droit de voter, dont plusieurs hommes pauvres. Même quand ces derniers auront gain de cause, les femmes et les enfants en seront encore privés. L'élection est nécessairement un piège, puisqu'elle consiste à choisir des chefs qui vont gouverner en principe en notre nom, mais qui dans les faits vont détenir le pouvoir et nous imposer leur volonté. Si l'aristocratie se définit comme le gouvernement d'une petite minorité, alors le régime électoral est une aristocratie électorale. C'est peut-être mieux qu'une aristocratie héréditaire, mais c'est tout de même une aristocratie, et certainement pas une démocratie, si les mots ont encore un sens.

Thomas : Je comprends fort bien que les anarchistes s'abstiennent d'aller voter, car ils ne veulent pas participer à un système qui ne fait que remplacer une autorité par une autre. Comme l'a dit Octave Mirbeau en 1888 : « Une chose m'étonne prodigieusement, j'oserai dire qu'elle me stupéfie,

c'est qu'à l'heure scientifique où j'écris, après les innombrables expériences, après les scandales journaliers, il puisse exister encore [...] un électeur, cet animal irrationnel, inorganique, hallucinant qui consente à se déranger de ses affaires, de ses rêves ou de ses plaisirs, pour voter en faveur de quelqu'un ou de quelque chose.»

Mais il y aura toujours suffisamment d'électeurs qui iront voter et qui croiront même que « démocratie » est synonyme de « droit de vote ». Dans un magnifique roman intitulé *La lucidité*, José Saramago décrit la panique électorale à la suite d'un vote où 83 % des électeurs ont remis un bulletin blanc... Le chaos s'installe, le gouvernement y voit une conspiration et déclare l'état de siège... C'est peut-être de cette façon que les anarchistes pourraient enrayer le système.

Francis: Tu sais, Saramago se disait d'ailleurs « communiste libertaire ». Aujourd'hui, voter semble être un geste sacré, et ne pas voter constitue en quelque sorte un péché. Cette condamnation publique de l'abstention a quelque chose de curieux. Le taux de participation électorale n'a jamais affecté réellement la capacité d'un État à fonctionner. Au XIX^e siècle, la Grande-Bretagne est la plus grande puissance du monde libéral, alors que seulement 15 % des hommes adultes ont le droit de vote. Même si les politiciens qui nous gouvernent sont élus par seulement 40 % ou 30 % des suffrages, rien n'empêche l'État de fonctionner, c'est-à-dire de mener des guerres, de signer des traités internationaux, de lever des impôts et de prélever des taxes, de payer les fonctionnaires qui vont

administrer des tribunaux, des écoles, des prisons et gérer de grands travaux publics. Je crois que ce que l'abstentionnisme a de si insultant aux yeux de celles et ceux qui votent, c'est qu'il vient miner la crédibilité d'un geste auquel on accorde tant d'importance.

Des anarchistes mènent parfois des campagnes abstentionnistes et rêvent du jour où les abstentionnistes seront majoritaires. Comble de l'absurde, au Québec, la loi électorale impose à celles et ceux qui appellent à l'abstention de s'enregistrer officiellement auprès du bureau du Directeur général des élections et à tenir un compte exact de leurs dépenses, limitées d'ailleurs par la loi... Évidemment, les anarchistes ne se préoccupent pas de telles exigences.

Thomas: Venons-en à notre question initiale: « Qu'est-ce que l'anarchie? » Si tu veux bien, faisons comme tout le monde, voyons ce que le livre des mots, le dictionnaire, nous en dit. J'ai une édition de 1972 du dictionnaire *Larousse*, qui définit ainsi l'anarchie: « (gr. *anarkhia*, absence de commandement). Système politique et social suivant lequel l'individu doit être émancipé de toute tutelle gouvernementale. État d'un peuple qui, virtuellement et en fait, n'a plus de gouvernement. Par ext. Désordre, confusion: une entreprise où règne l'anarchie, anarchie des esprits. » On parle donc de « commandement » et de « tutelle gouvernementale ». Voyons maintenant une édition plus récente, celle de 2008: « n.f. (gr. *anarkhia*, absence de chef). 1. Anarchisme. 2. État de trouble, de désordre dû à la suppression d'autorité politique,

à la carence des lois. 3. État de confusion générale. L'anarchie règne dans ce service. »

Quant à l'anarchisme, c'est la « doctrine politique qui préconise la suppression de l'État et de toute contrainte sociale sur l'individu ». On est donc passé en 30 ans de l'absence de gouvernement à l'absence de toute contrainte sociale !

Dans un autre dictionnaire publié en 1992, on simplifie en disant que l'anarchie, c'est « l'état de désordre causé par l'absence d'autorité politique » et que l'anarchisme, c'est une « doctrine qui rejette toute autorité ».

Alors, est-ce qu'on peut parler distinctement d'anarchie, d'anarchisme ou d'anarchiste, ou est-ce que ce trio est inséparable et que lorsqu'on parle de l'un, on parle forcément des deux autres ?

Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les faits et les militants, hommes et femmes, et peut-être un peu moins la théorie, même si l'on ne peut pas parler des uns sans parler de l'autre, car les anarchistes et les théoriciens de l'anarchie se sont inspirés les uns des autres, et les théoriciens sont bien souvent des militants de la cause. Que l'on pense à Proudhon, Bellegarrigue, Bakounine, Thoreau, Reclus, Kropotkine, Malatesta, Louise Michel, Voltairine de Cleyre ou Emma Goldman, qui tous et toutes ont fait de la prison, été déportés ou exilés. Ôte-moi d'un doute : m'expliques-tu *l'anarchie* ou *l'anarchisme*, ce qui n'est pas tout à fait pareil ?

Francis : C'est une bonne question ! L'anarchie et l'anarchisme, ce n'est pas tout à fait la même chose, en effet. Par « anarchisme », on peut entendre la

philosophie ou l'idéologie des anarchistes, c'est-à-dire leurs théories, leurs concepts, leurs arguments en faveur de l'anarchie. En deux mots, l'anarchisme est à la fois une pensée *négative*, critique, et *positive*, programmatique. De manière critique, l'anarchisme est la négation de toute forme de domination, d'autorité, de hiérarchie, d'inégalité. De manière positive, l'anarchisme propose d'organiser les rapports sociaux et les relations humaines de manière réellement libre, égale et solidaire. Pour cela, il faut l'autonomie, l'autogestion, le communisme anarchiste, sans État ni parti dirigeant, et l'aide mutuelle. L'anarchisme peut aussi désigner le mouvement anarchiste, avec ses militants et ses militantes, ses organisations et ses comités, ses mobilisations et ses manifestations, et parfois ses insurrections et ses révoltes.

Par « anarchie », on entend l'expérience vécue d'une pratique sociale sans chefs ni hiérarchie. Les détracteurs de l'anarchie y voient le chaos, les adeptes parlent plutôt de liberté individuelle et collective, d'égalité et d'entraide. Selon l'expression consacrée, l'anarchie, c'est « l'ordre moins le pouvoir », c'est-à-dire une organisation collective de la communauté sans pouvoir, autorité ou coercition, sans commandement ni punition. Comment fonctionne cette communauté ? Par la délibération que mènent ses membres au sujet des affaires communes, dans des agoras formelles ou informelles. On pense ici aux palabres, aux assemblées ou aux réunions de comités.

S'il faut choisir entre la théorie, soit l'anarchisme, et la pratique, soit l'anarchie, cette dernière est la plus importante. D'ailleurs, l'anarchisme

comme philosophie politique ou idéologie émane de l'expérience politique et sociale de l'anarchie. Pierre Kropotkine, un anarchiste d'origine russe, mort en 1921, constatait dans son livre *La science moderne et l'anarchie* que « comme le socialisme en général et comme tout autre mouvement social l'Anarchie est née au sein du peuple », c'est-à-dire que c'est le peuple qui a développé les idées de l'anarchisme, dans ses discours ou directement dans ses pratiques et ses modes d'organisation. Kropotkine nous met donc en garde contre l'idée que l'anarchisme constituerait une théorie développée par des savants.

Évidemment, un universitaire peut décider de donner un cours sur l'anarchisme (ce que je fais) et même publier des textes savants sur l'anarchisme (ce que je fais aussi)... D'ailleurs, du côté anglo-saxon, de plus en plus d'universitaires consacrent des colloques à l'anarchisme, publient des ouvrages savants sur le sujet et lancent des collections spécialisées. Avec l'émergence d'un mouvement altermondialiste vers 2000, qui compte une forte tendance anarchiste ou anarchisante, la popularité de l'anarchisme a grandi à l'université, et des activistes se retrouvent peu à peu à occuper des postes dans des départements d'anthropologie, de géographie, de philosophie, de sociologie et de science politique. Du côté anglo-saxon, on parle même d'un « tournant anarchiste », pour désigner cet engouement récent à l'université.

Mais plusieurs de ces universitaires publient leurs réflexions dans des revues spécialisées, dans un langage qui parle peu au grand public ou aux militantes et militants, et discutent de l'anarchisme

de manière très abstraite. Je pense, par exemple, à un débat théorique et conceptuel qui a cours actuellement au sujet du « postanarchisme », auquel on oppose l'anarchisme classique ou le néo-anarchisme. En deux mots, on prétend fonder le postanarchisme par une reprise des théories et concepts d'intellectuels poststructuralistes à la mode, comme Gilles Deleuze, Michel Foucault et Jean-François Lyotard. Ce postanarchisme offrirait un cadre théorique plus adapté à la réalité contemporaine, en proposant une conception du pouvoir diffus plutôt que concentré « en haut » de la société, et en favorisant les initiatives individuelles et les luttes tactiques. Ce postanarchisme se vante d'être émancipé de l'anarchisme classique, qui serait dogmatique et prétendrait naïvement que l'être humain est naturellement perfectible, l'histoire progressiste, la science à valoriser et la révolution planétaire à portée de main. Chez les Anglo-Saxons, ce débat se poursuit depuis le début des années 1990, et des monographies, des ouvrages collectifs et des numéros spéciaux de revues savantes paraissent à ce sujet. En France, l'intellectuel Michel Onfray vient de signer un ouvrage intitulé *Le postanarchisme expliqué à ma grand-mère*, dans lequel il présente les idées principales du postanarchisme sans une seule référence à celles et ceux qui réfléchissent depuis des années à cette question. Tout cela est peut-être très intéressant d'un point de vue intellectuel et théorique, mais a bien peu à voir avec l'expérience politique des anarchistes. Pour se donner une touche de légitimité, on cite Gilles Deleuze ou Michel Foucault, sans trop parler des anarchistes, que ce soit de leurs

écrits ou de leurs actions. Du coup, on présente une image caricaturale et fautive de l'anarchisme « classique », qui ne sert que d'épouvantail un peu poussiéreux et ridicule, pour prétendre offrir de l'anarchisme une nouvelle formule améliorée. Or des anarchistes ont parfois développé des idées similaires à celles de ces grands intellectuels célèbres, au sujet du pouvoir par exemple, et cela dès la fin du XIX^e siècle et en plus d'espérer une révolution. Ces anarchistes ont aussi mené des actions individuelles et des luttes tactiques.

Tout cela pour dire que cet engouement pour l'anarchisme dans les sphères universitaires et culturelles ne doit pas faire oublier qu'il répond aussi à des préoccupations propres à ces milieux souvent élitistes. Moi-même, je me laisse parfois aller à rédiger quelques textes qui relèvent de la pure philosophie politique, car j'y prends plaisir, mais aussi parce qu'il s'agit de mon métier d'universitaire. J'essaie de rester conscient du fait que ces textes n'ont d'importance que dans mon milieu (et encore...), et bien peu pour les anarchistes en lutte dans un mouvement social de contestation. N'oublions pas que l'université est une institution hiérarchisée, inégalitaire et qui encourage les distinctions sociales par les diplômes. L'université produit surtout les cadres intermédiaires et supérieurs de l'élite de demain : médecins, ingénieurs, avocats et notaires, gestionnaires et spécialistes dans divers domaines. L'université où j'enseigne, sans doute l'une des plus intéressantes au Canada en ce qui concerne le développement d'une pensée critique et originale (sans oublier qu'il s'agit du centre névralgique du mouvement étudiant si

dynamique au Québec), compte tout de même 30 % d'étudiants et d'étudiantes en gestion, donc plus de 10 000 personnes qui rêvent de devenir patrons, gestionnaires ou consultants pour des firmes privées ou pour le gouvernement. Même des formations en apparence plus ouvertes, comme en science politique ou en travail social et en psychologie, ont tendance à suivre des normes plutôt conservatrices et à former des professionnels ou des intervenants qui seront, demain, des éléments exerçant le contrôle social. Il n'est donc pas surprenant que quelques anarchistes croient que l'université ne doit être ni réformée, ni sauvée, mais tout simplement brûlée pour fonder l'éducation et la formation sur des bases entièrement nouvelles.

Bref, il faut faire attention à ne pas placer trop d'espoir dans l'anarchisme produit et diffusé par des universitaires ou des intellectuels de haute volée. Pour plusieurs, l'écrivain Michel Onfray représenterait à lui seul l'anarchisme en France. Mais il se contente de professer l'anarchisme dans des tribunes prestigieuses, comme le lui reproche Michael Paraire, dans un pamphlet décapant, *Michel Onfray, une imposture intellectuelle*. Quand on lit les livres d'Onfray, on y découvre un profond mépris pour les militantes et les militants, et il s'offusque que des anarchistes le critiquent et lui reprochent, entre autres choses, ses activités mondaines. Or il est tout à fait cohérent que des anarchistes décochent des flèches à celles et ceux (moi y compris) qui se qualifient d'« anarchistes » dans les grands médias privés ou publics et qui fondent leur carrière d'essayistes ou d'universitaires en se présentant comme spécialistes de l'anarchisme. L'anar-

chisme, ce n'est pas seulement une affaire de valeurs déclarées ou de connaissances engrangées, c'est aussi une exigence éthique qui nécessite de rejeter les statuts privilégiés que propose le système culturel élitiste et les avantages qu'ils nous confèrent. En anarchie, il n'y aurait plus de distinction entre maîtres et disciples, entre intellectuels et travailleurs manuels. Celles et ceux qui (comme moi) se disent sympathiques à l'anarchisme et aux anarchistes, et qui pour cela vont en parler sur des tribunes prestigieuses, doivent s'attendre à recevoir des critiques, car ce choix n'est pas exempt de problèmes et de contradictions d'un point de vue anarchiste.

Certes, des personnalités publiques comme Michel Onfray, ou Noam Chomsky aux États-Unis (qui, tout en étant moins arrogant que le premier, se dit sympathisant de l'anarchisme) peuvent encourager des personnes à s'intéresser à l'anarchisme, et même à « devenir » anarchistes. Moi-même, j'ai découvert l'anarchisme à l'âge de 15 ou 16 ans par de la musique inspirante (Bérurier Noir), mais aussi par quelques livres, dont *L'anarchisme* de Daniel Guérin et son anthologie *Ni Dieu ni maître* qui proposait des extraits de textes d'anarchistes notoires et des déclarations militantes. Mais c'est en militant dans des groupes qui fonctionnaient de manière anarchiste, qui incarnaient l'anarchie dans leur processus de décision et leurs pratiques, que j'ai compris réellement ce qu'était l'anarchie et qu'elle était possible ici et maintenant.

Thomas : J'ai bien compris la nuance entre anarchisme et anarchie, l'un étant la théorie et l'autre la pratique. Mais, si la plupart des théoriciens sont

aussi des « praticiens », bien des anarchistes ne s'inspirent pas d'une théorie ou d'une philosophie. Ils s'insurgent purement et simplement contre un état de fait qu'ils considèrent comme nuisible à la société, car créant des inégalités et des injustices.

Francis : Allons encore plus loin : contrairement à d'autres idéologies, comme le marxisme, l'anarchie ne cherche pas dans les livres des « ancêtres » des vérités absolues, car qui dit « maître à penser » dit encore une fois domination et inégalité. Du côté du marxisme, dont le nom même vient de Karl Marx, on croit trop souvent qu'il faut obéir à la pensée du maître et on se divise en chapelles qui se réclament de l'héritage d'individus célèbres : maoïsme, léninisme, trotskisme, guévarisme. Pour leur part, des militantes féministes autonomes boliviennes du collectif Comunidad Mujeres Creando (Communauté des femmes créatives) expliquent ainsi leurs affinités anarchistes : « Nous ne sommes pas anarchistes de par Bakounine ou la CNT [Confédération nationale du travail – un syndicat révolutionnaire], mais plutôt par nos grands-mères, et c'est une merveilleuse école de l'anarchisme. » Bref, le plus important reste l'expérience concrète, la pratique et la mise en application. Cela ne signifie pas que les anarchistes ne s'intéressent pas aux traités et aux théories. Depuis le XIX^e siècle, ils ont créé des journaux, des bibliothèques populaires, des centres de documentation et organisé des ateliers d'éducation populaire pour développer et diffuser leurs idées. Mais les livres sont des sources d'inspiration et doivent stimuler la réflexion plutôt que d'être des œuvres sacrées qu'on devrait vénérer avec une foi

aveugle. C'est ainsi qu'il faut entendre les références à de « grands auteurs » de l'anarchisme et ne pas oublier que la plupart d'entre eux avaient par ailleurs une expérience militante. C'est vrai aussi pour les grands noms du marxisme, comme Lénine, Mao et Castro, qui ont été à la fois des auteurs influents, des militants endurcis et souvent la cible d'une répression très dure. Mais les anarchistes n'ont pas cherché à prendre le pouvoir au nom du prolétariat, alors que Lénine, Mao et Castro... Une fois ces hommes au pouvoir, leurs œuvres ont été sacralisées et leur lecture rendue obligatoire.

Michel Bakounine, par exemple, a participé à plusieurs groupes militants, y compris l'Internationale d'où il a été expulsé par Karl Marx et sa faction, et à des insurrections, ce qui lui a valu de se retrouver souvent en prison. Louise Michel a participé à la Commune de Paris, puis elle s'est montrée solidaire des Canaques une fois déportée en Nouvelle-Calédonie. Lucy Parsons, une militante anarchiste et syndicaliste d'origine afro-américaine et amérindienne (crie) qui a prononcé de nombreuses conférences, est née aux États-Unis en 1853, sans doute esclave. Son mari Albert Parsons a été incriminé dans l'affaire du Haymarket, à Chicago. Une bombe avait explosé lors d'un rassemblement ouvrier revendiquant la journée de travail de huit heures. Huit anarchistes ont été accusés et condamnés, dont sept à la peine capitale. Une campagne internationale a été lancée pour obtenir leur pardon, mais la peine a été maintenue pour cinq d'entre eux. L'un s'est suicidé la veille de la date prévue pour son exécution, et quatre autres ont été pendus, dont Albert Parsons. Emma

Goldman est née dans une famille juive de condition modeste, en Lituanie, et elle a immigré aux États-Unis pour se retrouver dans la pauvreté, à New York. Elle est devenue anarchiste en partie à cause de la nouvelle de la pendaison d'anarchistes après l'affaire du Haymarket, puis elle a milité dans des groupes anarchistes, collaboré à plusieurs journaux anarchistes et prononcé un nombre incalculable de conférences sur le sujet. Un de ses amoureux, Alexander Berkman, lui-même anarchiste, a été emprisonné de longues années pour tentative d'assassinat en 1892 contre Henry Clay Frick, le président de Carnegie Steel. Ce dernier avait réduit le salaire de ses employés puis lancé des gardes Pinkerton contre les grévistes, la mêlée se terminant par la mort de dix travailleurs et trois gardes. Emma Goldman a elle aussi été emprisonnée à de nombreuses reprises. Berkman et elle ont été expulsés vers la Russie après la Révolution bolchevique et y ont milité quelques années avant de revenir en Amérique. Errico Malatesta, l'anarchiste italien le plus célèbre, a voyagé dans plusieurs pays pour y aider à l'organisation du mouvement anarchiste, passant par exemple 12 années en Argentine, participant à des insurrections en Espagne et à des grèves en Belgique. Il a été emprisonné en France, en Grande-Bretagne et en Suisse. Il est mort dans la résidence surveillée où l'avait confiné le régime fasciste de Benito Mussolini. On peut certainement penser que les écrits de ces théoriciennes et théoriciens de l'anarchisme ont été influencés par leur expérience politique militante et les discussions, les débats plus ou moins formels avec leurs camarades.

Thomas : Pour continuer ou terminer sur le même sujet, je trouve, dans *Histoire de l'anarchisme*, de Jean Préposiet, cette définition peu satisfaisante : « L'anarchisme c'est essentiellement un esprit, une manière d'être au monde, avant de devenir une attitude politique classable et définissable [...], et aussi et surtout une manière de vivre et d'appréhender le réel. » C'est donc tout et n'importe quoi et ça n'aide pas beaucoup.

Francis : Évidemment, il faudrait comprendre que c'est « une manière de vivre et d'appréhender le réel »... dans une perspective anarchiste ! C'est un peu circulaire, comme définition, mais ça évoque aussi la possibilité de penser et d'agir en anarchiste partout et tout le temps, dans toutes les sphères de notre vie. On distingue parfois différentes manières d'être anarchiste, ou différentes raisons de l'être, ou des expressions de l'anarchie dans diverses sphères d'activités humaines. On pourra donc parler d'anarchisme politique, culturel, social et existentiel, tout en gardant à l'esprit qu'il s'agit-là d'une typologie schématique et que la réalité est à la fois plus complexe et plus floue.

L'anarchisme politique serait celui des femmes et des hommes qui s'identifient à l'idéologie anarchiste et au mouvement anarchiste, et qui militent dans des groupes politiques. Il est très difficile de savoir avec exactitude qui compose le mouvement anarchiste, puisqu'il n'y a pas de liste de membres et aucune affiliation officielle reconnue. Quelques études aux États-Unis et en France ont permis de constater qu'on s'engage dans le militantisme anarchiste pour de multiples raisons : souvent par

amitié ou par amour, c'est-à-dire qu'une personne qui nous est chère nous introduit dans ce milieu; parce que nous militons déjà dans des groupes politiques qui ne nous satisfont pas totalement, à la fois dans leurs projets et dans leur mode de fonctionnement trop hiérarchique et autoritaire (ou parce qu'on a été rejeté de ces groupes en se faisant dire: «T'es anarchiste, va voir ailleurs!»); ou encore sous l'influence de livres, de textes ou de musique.

Cet anarchisme « officiel » n'a pas la même forme ni la même vigueur partout. Il est aujourd'hui le plus dynamique en Grèce, où il insuffle sa force aux mouvements de contestation contre les politiques d'austérité et à la lutte contre la montée de l'extrême droite et du racisme. Il est aussi bien implanté en Allemagne, où il est connu sous le nom de mouvement Autonomen, qui comptait des squats par centaines dans les années 1980 et qui milite contre les néonazis, le racisme, le nucléaire. En France, il est porté par la Fédération anarchiste (FA), dont la première mouture a été fondée au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Elle dispose d'un journal, *Le Monde libertaire*, d'une librairie à Paris et d'une radio. D'autres organisations existent, comme Alternative libertaire (AL), sans compter les dizaines de collectifs autonomes ou le réseau de squats. Au Québec, l'anarchisme est considéré comme très dynamique, à tout le moins dans le contexte de l'Amérique du Nord, mais aucune de ses organisations n'a plus qu'une dizaine d'années d'existence, et la plupart des anarchistes militent dans des organisations ou des mouvements sociaux qui ne se revendiquent pas

de l'anarchisme, à l'exception de l'Union communiste libertaire (UCL), qui n'est d'ailleurs plus très dynamique aujourd'hui.

Thomas : Tu dis qu'il y a l'anarchisme politique. Je croyais que l'anarchisme avait de toute façon une connotation politique.

Francis : Oui, bien sûr, mais j'entends par là cet anarchisme qui s'identifie explicitement comme anarchiste, et qui milite en ce sens. Il y a aussi l'anarchisme culturel, qui s'exprime pour sa part par la musique ou dans des livres et des activités artistiques. On pense ici à plusieurs groupes punk, dont Bérurier Noir dans les années 1980, René Binamé qui reprend de vieux chants révolutionnaires du XIX^e siècle, ou Léo Ferré avec ses chansons sur les anarchistes. On peut aussi penser aux salons du livre anarchistes qui se tiennent à Londres, Montréal, New York, Paris et dans d'autres villes, ou à des centres de documentation, comme Documentation, information, références et archives (DIRA) à Montréal ou le Centre international de recherche sur l'anarchisme (CIRA) à Lausanne et à Marseille. Cet aspect culturel est une composante importante de l'anarchisme, puisqu'il entretient la mémoire historique, encourage le passage à l'action militante et exalte la passion. Cela inclut aussi des films qui mettent en scène des anarchistes, comme *Land and Freedom* et *Libertaria*, portant sur la guerre d'Espagne. Les universitaires anarchistes font aussi partie de l'anarchisme culturel. Souvent, les anarchistes culturels collaborent avec les réseaux anarchistes politiques lors de spectacles-bénéfices,

par exemple, ou même militent dans des groupes politiques. Il y a donc un lien organique entre l'anarchisme politique et l'anarchisme culturel. On le voit, il s'agit ici de définitions un peu schématiques.

L'anarchisme social, quant à lui, désigne les mouvements sociaux ou les organisations militantes qui ne se disent pas « anarchistes », mais qui s'organisent et fonctionnent de manière anarchiste. C'est le cas de la plupart des groupes de féministes radicales que je connais, mais aussi de groupes écologistes. Bref, c'est une « manière de vivre et d'appréhender le réel » collectivement, de s'organiser de manière libre et égalitaire, en fonctionnant sans chefs ni hiérarchie. Par exemple, lors de la longue grève étudiante de 2012 au Québec, des assemblées populaires autonomes de quartier (APAQ) sont apparues à Montréal. Elles ne sont pas identifiées à une idéologie politique en particulier. Or, pendant une APAQ, un participant m'a dit que ce mode d'organisation permettait, selon lui, de faire « l'expérience de l'anarchie sans parler d'anarchisme ». « L'anarchisme est aussi dans nos têtes : j'ai été anarchiste toute ma vie, mais je ne le savais pas. Et maintenant, je suis fière de dire que je suis anarchiste », m'a confié une dame d'environ 70 ans qui a milité du côté des forces socialistes en Amérique latine, dans les années 1970, et qui s'est découverte anarchiste lors de son expérience dans les assemblées générales du mouvement Occupy à Montréal, en 2011. Il y a aussi eu des assemblées populaires de quartier en Argentine, en 2000 et lors de la crise économique et politique en Grèce, en 2010. Il semblerait que dans plusieurs bidonvilles, qui apparaissent à première vue comme des

lieux où règne le chaos, les gens s'entraident et coordonnent leurs efforts en restant autonomes. C'est à tout le moins ce qu'on peut lire dans un drôle de petit livre, malheureusement disponible uniquement en anglais, signé par la Curious George Brigade, et qui s'intitule *Anarchy in the Age of Dinosaurs*. On y explique que l'entraide et les relations de don sont courantes dans des communautés qui vivent dans des conditions d'extrême pauvreté dans des zones abandonnées, hors du contrôle de l'État et des grandes compagnies privées. Un anthropologue qui s'est intéressé à un bidonville au Ghana considère que la pratique du don y est très importante pour entretenir l'amitié, la solidarité et les relations sociales sans lesquelles il serait impossible de survivre.

Il y aurait enfin les anarchistes existentiels, qui le sont parce que cela cadre avec leur profil psychologique et moral, avec leur manière d'être. Ainsi, on pourrait distinguer des personnalités plus autoritaires et des personnalités plus anarchisantes. Ces dernières seraient irritées par l'autorité et réfractaires aux ordres ou aux contraintes. À la question « Pourquoi je suis anarchiste ? », Voltairine de Cleyre, une anarchiste et féministe des États-Unis, au XIX^e siècle, expliquait : « Parce que je ne peux pas faire autrement et que je ne peux me mentir à moi-même. » Elle ajoutait : « C'est aussi pour des raisons affectives et émotionnelles que je suis anarchiste. » Elle se disait animée par un « instinct de liberté » et se révoltait « tout naturellement non seulement contre la servitude économique, mais aussi contre la division en classes qui l'accompagne », et contre « des conventions vestimentaires

et langagières, des us et des coutumes ». Évidemment, l'anarchisme existentiel ou psychologique et moral reste une notion un peu floue. On voit parfois chez des sans-abri, entre autres, ou des femmes qui ont été violentées dans leur jeunesse, une très grande sensibilité face à toute tentative de les contraindre, de les forcer à agir contre leur volonté. Pensons par exemple au personnage principal de *Boxcar Bertha*, une hobo, terme qui désignait celles et ceux qui voyageaient clandestinement dans les trains de marchandises au début du xx^e siècle aux États-Unis et qui évoluaient dans les milieux des petits brigands et des prostituées. Les hobos cherchaient la liberté et l'aventure et se retrouvaient dans des cafés tenus par des anarchistes. Mais il est difficile d'expliquer pourquoi telle personne développerait une personnalité anarchisante à la suite d'expériences de vie difficiles, alors qu'une autre deviendrait plus passive ou même autoritaire. Et puis, la personnalité anarchisante ne mène pas nécessairement à un engagement politique et peut ne s'exprimer que dans une perspective plutôt individualiste.

Pour résumer, même s'il s'agit de distinctions un peu schématiques, l'anarchie peut s'exprimer quand des individus refusent d'obéir à une autorité, quand des gens s'organisent sans chefs pour s'entraider et agir collectivement, quand on se rapporte aux représentations des anarchistes et de l'anarchisme dans l'art et la culture, ou quand on forme un groupe militant revendiquant l'étiquette anarchiste et luttant au nom de l'anarchisme. Mais je répète que cette typologie ne permet pas de saisir toutes les nuances et le flou de la réalité. À titre

d'exemple, rappelons que les Provos, un groupe de contestataires actif à Amsterdam en 1965-1967 et identifié au renouveau de l'anarchisme après la Seconde Guerre mondiale, regroupaient des jeunes artistes d'avant-garde qui organisaient des happenings publics pour choquer la bourgeoisie et le milieu artistique institutionnel, des hippies et des beatniks influencés par la contre-culture des États-Unis qui aiment bien fumer de la marijuana et gober de l'acide, des militants anarchistes d'expérience qui écrivent dans des journaux, des « blousons noirs », ces voyous des quartiers défavorisés, et des intellectuels et des artistes plus vieux, mais sympathisants. Tout ce beau monde se retrouvait pour mener des actions collectives et subissait ensemble la répression policière. Parfois une personne incarne à elle seule les différentes formes de l'anarchisme, comme la Brésilienne Maria Lacerda de Moura née en 1877, par exemple. En plus d'écrire dans la presse anarchiste et syndicaliste, elle était active dans le milieu du théâtre d'avant-garde, militait pour l'instruction de la classe ouvrière, pour les droits des femmes, et a cofondé la Fédération internationale des femmes et des comités des Femmes contre la guerre.

Thomas : Pour ne pas être emporté par cette avalanche de définitions, en tenant compte de ta première tentative de synthèse, je propose de simplifier notre propos pour l'instant. Toutes les définitions concordent, à peu de choses près, sur l'origine étymologique du mot « anarchie » : « an », privatif, et « arkhè », commandement ou chef (ou encore «archie», monarchie). Parles-tu déjà de « hiérarchie » ou est-il question, de façon générale, d'autorité ?

Émile Armand, pseudonyme de Ernest-Lucien Juin, dans son « Petit manuel anarchiste individualiste », publié en 1911, disait d'ailleurs : « Être anarchiste c'est nier l'autorité et rejeter son corollaire économique : l'exploitation. Et cela dans tous les domaines où s'exerce l'activité humaine. L'anarchiste veut vivre sans dieux ni maîtres ; sans patrons ni directeurs ; alégal, sans lois comme sans préjugés ; amoral, sans obligations comme sans morale collective. Il veut vivre librement. »

Mais pour qu'il y ait absence de quelque chose, pour qu'on veuille l'abolir, il faut bien que cette chose ait existé auparavant.

De toute façon, comme le disait si bien Élisée Reclus : « Il y eut des "acrates" avant les anarchistes, et [...] de tout temps il y eut des hommes libres, des contempteurs de la loi, des gens vivant sans maître, de par le droit primordial de leur existence et de leur pensée. [...] [L']anarchie est aussi ancienne que l'humanité. »

Alors pour comprendre l'anarchie, il faut aussi savoir quand, comment et où le « commandement » est apparu dans la société, non ? Dès qu'il y a eu un homme et une femme, l'un voulait-il déjà commander l'autre ? Imposer son autorité à l'autre ? Qu'est-ce qu'on entend par commandement ? Est-ce la domination par un individu ou un groupe d'individus sur d'autres, qui sont les dominés ?

Francis : Il y a là deux questions : qu'est-ce que le commandement, et quand est-il apparu ? Je vais commencer par la première. Comme tu l'as dit, le mot « anarchie » vient du grec, comme d'autres noms de régimes politiques. La monarchie est le

gouvernement d'un seul (monocratie). L'aristocratie le gouvernement des meilleurs, des nobles (*aristoi*-cratie). La démocratie le gouvernement du peuple (*demos*-cratie) ou de la majorité. « Anarchie » signifie effectivement absence de commandement. Généralement, le mot est employé par des ennemis de l'anarchie pour désigner une situation problématique, chaotique, violente, illégitime.

Pour les adeptes de l'anarchie, l'absence de commandement est un fait positif, nécessaire pour que la liberté et l'égalité existent réellement. Dès qu'il y a un commandement, il n'y a pas de liberté pour celles et ceux qui doivent obéir, il n'y a pas d'égalité puisqu'il y a des dirigeants et des subalternes. Maintenant, on peut s'inspirer de Patricia Hill Collins, une féministe afro-américaine qui n'est pas anarchiste, mais qui propose des distinctions claires entre la domination, l'oppression, l'exploitation et l'exclusion, quatre caractéristiques ou éléments des systèmes de domination. L'État et le capitalisme, par exemple, sont deux systèmes qui fonctionnent à la fois par la domination, l'oppression, l'exploitation et l'exclusion.

Par domination, on entend le pouvoir qu'un ou plusieurs dominants ont de décider pour la communauté des normes, règles, privilèges, devoirs et interdits en vigueur. Les dominants sont donc ceux qui ordonnent ou commandent les autres. Un politicien, un patron et un « chef » de famille sont autant d'individus qui sont dans des positions non seulement d'autorité, mais aussi de domination par rapport à leurs subalternes.

L'oppression, maintenant, est l'action qui consiste, par la violence ou la menace d'exercer la

violence, donc par la coercition, à forcer les subalternes à obéir aux dominants, aux normes, règles, privilèges, devoirs et interdits qu'ils veulent imposer. Si on distingue les fonctions de domination et d'oppression, le dominant sera par exemple le chef d'État, mais c'est le soldat, le policier ou le gardien de prison, voire le juge, qui incarnera l'oppression. Dans d'autres cas, le dominant et l'opresseur sont une seule et même personne : dans le cas du père « chef » de famille qui est aussi un homme violent, par exemple. Il veut imposer sa domination, sa volonté, à sa conjointe et à ses enfants et il saura les opprimer en les menaçant de violence (« Tu vas voir ce que tu vas voir ! », « Je vais te tuer ! ») ou en l'exerçant (bousculades, coups et blessures) s'il n'obtient pas obéissance, si sa domination est contestée.

Thomas : Que de mots pour exprimer peut-être la même chose ! On a d'abord parlé de gouvernement, de commandement, de contrôle, de domination, de pouvoir, d'oppression, d'exploitation et d'exclusion... Pour moi, tout cela se résume à quelqu'un ou à un système qui veut exercer une certaine forme d'autorité ou de pouvoir. C'est un système hiérarchique qui est rejeté par les anarchistes.

Francis : On peut le voir comme ça, en effet, car jusqu'alors nous restons dans des rapports de force entre volontés, celle des dominants qui est imposée à celle des subalternes. Mais des intérêts matériels ou économiques sont aussi en jeu. Et c'est pour cela qu'à la domination et l'oppression il faut ajouter l'exploitation, c'est-à-dire le processus par

DANS LA COLLECTION
« INSTINCT DE LIBERTÉ »

- Normand Baillargeon, *Éducation et liberté. Anthologie, tome 1, 1793-1918*
- Normand Baillargeon, *L'ordre moins le pouvoir*
- Normand Baillargeon, *Les chiens ont soif*
- Normand Baillargeon, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*
- Anselme Bellegarrigue, *Manifeste de l'anarchie*
- Daniel Bensaïd, *Les dépossédés*
- Noam Chomsky, *De l'espoir en l'avenir*
- Noam Chomsky, *Instinct de liberté*
- Noam Chomsky, *Un monde complètement surréel*
- Voltairine de Cleyre, *D'espoir et de raison. Écrits d'une insoumise*
- Collectif, *Nous sommes ingouvernables*
- Do or Die, *Bastions pirates*
- Francis Dupuis-Déri, *Les Black Blocs*
- Coco Fusco, *Petit manuel de torture à l'usage des femmes-soldats*
- David Graeber, *Pour une anthropologie anarchiste*
- John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir*
- Mathieu Houle-Courcelles, *Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960)*
- Errico Malatesta, *L'anarchie*
- Norman Nawrocki, *L'anarchiste et le diable (récits)*
- Élisée Reclus, *L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique*
- Bertrand Russell, *Le monde qui pourrait être*
- Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*
- Michael Schmidt, *Cartographie de l'anarchisme révolutionnaire*
- James C. Scott, *Petit éloge de l'anarchisme*
- Howard Zinn, *La mentalité américaine. Au-delà de Barack Obama*

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN FÉVRIER
2014 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE
L'IMPRIMERIE HLN POUR LE COMPTE DE LUX,
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Le texte a été mis en page par Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée
par Alexie MORIN

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution
Au Canada: Flammarion
En Europe: Harmonia Mundi

Imprimé au Québec

Qu'est-ce que l'anarchie et que veulent les anarchistes? Un humaniste curieux et désireux de comprendre interroge son fils, un militant anarchiste qui s'est penché sur le sujet.

Au fil de leur dialogue, les deux hommes remontent aux racines des notions d'anarchie et de démocratie. Ils évoquent certaines figures de l'anarchisme et les différents courants de ce mouvement révolutionnaire, tout en illustrant leurs propos d'exemples tirés du monde d'aujourd'hui. Ensemble, ils analysent la critique anarchiste des grands systèmes de domination — l'État, la religion, le patriarcat, le capitalisme et le racisme — et offrent ainsi une initiation vivante et originale à l'anarchie.

Thomas Déri est né apatride à Paris en 1936. Insoumis, il s'installe au Québec au moment de la guerre d'Algérie. Homme de lettres, il a été tour à tour professeur, éditeur, directeur général du Salon du livre de Montréal, cofondateur de la Librairie du Québec à Paris, rédacteur-réviseur et traducteur.

Francis Dupuis-Déri est né à Montréal en 1966. Il est professeur de science politique à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Il a codirigé l'ouvrage collectif *Nous sommes ingouvernables. Les anarchistes au Québec aujourd'hui*, et signé plusieurs livres, dont *Les Black Blocs. La liberté et l'égalité se manifestent* et *Démocratie. Histoire politique d'un mot*.